

midi, une *conversazione* de jeunes filles. Comme le sexe qui se prétend fort n'y était pas représenté, je ne saurais vous dire qui décrocha le plus d'étoiles d'or et qui fut *booby*. On a dû tout de même passer une agréable après-midi et dire bien du mal des hommes entre tant de femmes à huis clos.

UN MONDAIN.

LA CONVERSION DE BERTHA.

Bertha Laws, l'aventurière qui, après avoir presque complètement ruiné M. Domingo Ruiz, consul général de l'Équateur à New-York, lui a fait endosser deux traites sur lesquelles elle avait falsifié la signature de M. G. Preston, vice-consul de l'Équateur à Boston, vient d'être traduite devant la cour d'assises de New-York, présidée par le recorder Smyth.

On n'a certes pas oublié la sensation produite, au mois d'octobre dernier, par cette affaire, d'autant plus que M. Ruiz lui-même a été arrêté d'abord sous l'accusation de faux. Mais il a été relâché peu après, car il a été prouvé que sa bonne foi avait été surprise et que c'était Bertha qui avait falsifié la signature de M. Preston. Bien plus, cette audacieuse aventurière, ayant réussi à se faire remettre en liberté provisoire sous caution, en a profité depuis pour mettre des chèques sans valeur en circulation.

Cependant, dans ces derniers temps, deux *clergymen* se sont intéressés au sort de cette aventurière. Ils prétendent l'avoir convertie, et Bertha leur a promis, paraît-il, d'entrer dans un ordre de religieuses protestantes, s'ils réussissaient à la tirer des graves embarras dans lesquels elle s'était mise. En conséquence, Bertha, lorsqu'elle a été traduite devant la cour d'assises, a reconnu spontanément sa culpabilité, de sorte qu'il n'y aura pas de procès contradictoire.

La sentence doit être prononcée plus tard ; mais Bertha compte que, grâce à l'influence de ses deux nouveaux protecteurs, le recorder consentira à suspendre la sentence et à lui permettre d'entrer dans l'ordre des sœurs protestantes de la Miséricorde. Il reste à savoir maintenant si le recorder Smyth voudra se prêter à une pareille transaction.

HYMNE À LA PAIX.

La paix sereine et radieuse
Fait resplendir l'or des moissons.
La nature est blonde et joyeuse,
Le ciel est plein de grands frissons.
Hosanna dans la forge noire
Et dans le pré blanc de troupeaux !
Salut ! ô reine, ô mère, ô gloire
Du fort travail, du doux repos !

Viens ! nous t'offrons l'encens des meules,
Reste avec nous dans l'avenir.
Les bras tremblants de nos aïeules
Sont tous levés pour te bénir ;
Le front tourné vers ton aurore,
Heureuse paix ! nous t'implorons ;
Et nous rythmons l'hymne sonore
Sur les marteaux des forgerons.

Reste toujours, reste où nous sommes,
Et tes bienfaits seront bénis.

Par la nature et par les hommes,
Par les cités et par les nids.
Tous les labeurs sauront te dire
Leurs grands efforts jamais troublés :
Le saint poète, avec la lyre,
Le vent du soir, avec les blés.

Ainsi qu'un aigle ivre d'espace
Vole toujours vers le soleil,
Le monde entier, qui te rend grâce,
Accourt, joyeux, à ton réveil.
Car le laurier naît sur les tombes ;
Et ces temps-là sont les meilleurs
Où, dans l'azur plein de colombes,
Monte le chant des travailleurs.

FRANÇOIS COPPÉE.

M. Coppée a remporté, *ex aequo* avec M. Chouquet, un prix de 500 francs pour l'hymne ci-dessus. 1867. Exposition universelle.

CHRONIQUE QUÉBÉCOISE.

7 février.

Comme il fait froid aujourd'hui ! Une humidité pénétrante vous transperce et un frisson glacial s'empare de vous. Il vaut mieux rentrer.

Une dernière bande de lumière rose s'estompe à l'horizon et nous nous mettons à la fenêtre pour voir pâlir, puis s'évanouir ce dernier sourire du grand astre.

Nous avons moins froid, mais nous sommes plus tristes encore, en voyant passer les pauvres vieux grelottant sous leurs manteaux mal joints, appuyés sur sur leurs bâtons couverts de givre et traînant péniblement leurs membres fatigués sur la neige qui craque et durcit.

Un pauvre petit, tout bleu de froid, mais souriant de bonheur, s'enfuit tirant à sa suite un traîneau chargé de quatre ou cinq misérables fagots. Où voles-tu donc, mon petit ami ? Les rues sont déjà noires, le vent pince, les passants deviennent rares ; mais il court toujours. De temps en temps sa pauvre main, engourdie par le froid, laisse aller la corde à laquelle est attaché le traîneau : il la ramasse, l'enroule autour de son frêle petit corps et, les deux mains dans ses poches, il se met à siffler pour avoir moins peur. Car le quartier est obscur. Soudain il trébuche au coin d'une misérable ruelle, puis il pousse une porte très basse et enjambe cinq escaliers, son traîneau dans les bras. C'est dans un grenier sans feu qu'il habite ; sa mère est là, très pâle et très maigre. Le père s'est noyé l'an dernier. Dans un même berceau, deux jumelles toutes frisées reposent.

— Mère, vois, dit le petit mendiant, les riches sont bons aujourd'hui ; partout où j'ai frappé, on m'a donné. C'était la bonne rue aussi. Je connais mes gens : au coin, d'abord, il y a un vieux monsieur qui fait sa grosse voix, mais qui donne toujours ; à côté, une belle demoiselle qui m'offre un petit sou avec un sourire si bon ; elle doit avoir deux anges gardiens, celle-là. Plus loin, la belle maison..., la sonnette est d'argent et s'agite une heure, rien qu'à la regarder. Quand la porte s'ouvre, c'est plein de lumière dedans ; j'entends chanter et rire, des fois, mais je reste dehors. J'ai toujours si peur....

Et le petit parle, parle, pendant que la mère fait une flambée. Les deux blondes frisées, réveillées par cette douce chaleur, se mettent à sourire sans savoir pourquoi.